

page 241 on a tout simplement oublié la cathédrale carolingienne d'Alet, ce qui est une omission un peu grosse, surtout après les fouilles récentes de L. Langouët. A propos de ce qui est dit page 237, il faut rappeler qu'il n'y a aucun argument permettant de dire que la ruine de l'île de Batz est pré-romane.

On peut se demander si les règles concernant le copyright des illustrations ont toujours été respectées. Si l'on met de côté les petites imperfections faciles à corriger lors d'une réimpression que nous souhaitons prochaine, on se trouve devant une présentation agréable, assez équilibrée et efficace des débuts de l'histoire de la Bretagne. On n'y retrouve nulle part le côté « engagé » des volumes traitant de l'histoire contemporaine dans cette série, il s'agit d'un ouvrage que l'on peut recommander sans réserve « pour tous publics ».

P.-R. GIOT

P. GALLIOU, *L'Armorique romaine*. Brasparts, Les bibliophiles de Bretagne, 1983, 310 p., 76 fig., 30 photographies, index géographique.

D'entrée, l'auteur indique les buts visés par ce livre : fournir pour la première fois un ouvrage de synthèse sur l'Armorique romaine en effectuant le bilan des connaissances actuelles, et combattre toute une série de « fantasmes historico-politiques » enracinés dans le public, bien que les découvertes archéologiques en démontrent journellement l'inanité, afin de détruire l'image tenace d'une région épuisée par la conquête, puis l'exploitation romaine, et demeurée en marge de la Gaule. L'accent, est-il annoncé, sera mis également sur l'évolution des structures politiques, économiques et religieuses de 50 a.C. jusqu'au début du V^e siècle.

L'ouvrage commence par un tableau de la situation armoricaine dans les derniers temps de l'Indépendance : nombreux contacts avec le monde méditerranéen, passage d'une économie de subsistance à une économie de marché, début de romanisation par le négoce. Apparaissent à cette époque de grands établissements fortifiés, d'occupation sporadique. L'auteur s'attache en outre à étudier la conquête et les premiers changements qu'elle a apportés.

Vient ensuite l'exposition des nouveaux cadres politiques et administratifs : les tribus gauloises se pérennisent sous forme de *civitates*, celles des Riedones, des Coriosolites, des Osismes, des Vénètes et des Namnètes, à l'intérieur de la province de Lyonnaise. Classées dans

la catégorie la moins favorisée, celle des cités sujettes, ou stipendiaires, elles ne constituent pas pour autant, contrairement à une opinion trop répandue, un ensemble de peuplades à demi barbares. Le réseau routier, pour sa part, se révèle très dense. La géographie de la péninsule a déterminé le tracé des principales voies, établies selon trois axes longitudinaux (voie du Mans à la pointe Nord du Finistère, voie du Mans vers Camaret, voie de Nantes au Cap-Sizun). Un maillage très complet de routes secondaires les complète. L'essentiel, d'une structure tout à fait conforme au modèle romain (empierrement, milliaires), est mis en place avant 40 p.C.

Un chapitre traite des villes, bien plus importantes et nombreuses, selon les conclusions de l'auteur fondées sur des données archéologiques, qu'on ne le suppose ordinairement. Elles semblent nées pour la plupart au cours de la Tène finale, ce qu'indiquent de fréquents noms celtiques, *Condate*, *Vorgium*, *Darioritum*, *Condevicnum*... Mais un urbanisme cohérent n'apparaît qu'après la conquête. Une différence très nette se manifeste entre les chefs-lieux, pleinement romanisés, construits sur un plan régulier, munis des mêmes équipements et édifices que les autres villes de Lyonnaise, et les agglomérations de rang inférieur, qui ne restent cependant pas entièrement privées de monuments. Après de grandes périodes d'expansion, un déclin se produit au Bas-Empire.

Les campagnes représentent la principale source de richesse et occupent la plus grande partie de la main d'œuvre. De multiples bourgades, un nombre important d'établissements isolés, des sanctuaires ruraux révèlent une population composée surtout de paysans libres, produisant essentiellement des céréales, mais aussi, en appoint, des fruits, des légumes, du chanvre, du lin. Un élevage actif a également été reconnu. Ainsi s'alimente une économie locale et sub-régionale, fonctionnant par échanges entre communautés. D'autres ressources viennent de la mer : coquillages, poisson, sel. Des mines sont exploitées, desquelles on extrait principalement du fer, ainsi qu'une certaine quantité d'étain et un peu de cuivre, tandis que des carrières fournissent la pierre dont la romanisation a généralisé l'emploi, mais presque uniquement sous forme de granit ou de grès. Calcaires et marbres doivent être importés.

L'auteur a détaillé avec beaucoup de soin les activités artisanales de l'Armorique romaine, parfois cependant difficiles à reconstituer à cause de la disparition d'une grande partie des objets réalisés, souvent en matériaux périssables. On travaillait le bois, le cuir, l'os, la pierre, le métal, l'argile. Quelques lambeaux de vêtements, quelques pièces de métiers témoignent de la pratique du tissage. Le sel marin permet l'existence d'une industrie de salaison, très développée sur les côtes à

partir du II^e siècle, mais qui se désorganise à la fin du III^e. Pour le commerce et les transports, le point de vue de J.-J. Hatt, qui estimait l'Armorique à l'écart des grands courants économiques, ne semble désormais plus soutenable: des ports et des mouillages favorisent le cabotage et forment l'extrémité d'une grande voie atlantique reliant la région à l'Espagne et à la Méditerranée.

De façon non moins intéressante, les questions religieuses sont ensuite abordées. Comme ailleurs en Gaule, une fusion s'observe entre les polythéismes romain et indigène, avec des différences entre les secteurs urbains, plus perméables aux mysticismes et aux religions de salut (mais le culte de Cybèle a moins marqué les Armoriciens qu'on ne l'a cru, et le christianisme ne s'implante guère avant le V^e siècle), et les campagnes, où domine un grand attachement aux divinités traditionnelles. Le culte impérial, peut-être favorisé par l'habitude celtique d'héroïser les chefs défunts, pénètre jusque dans les *pagi*. Les coutumes funéraires se caractérisent, jusqu'à la fin du III^e siècle, par la prédominance de l'incinération, conservatisme d'ailleurs partagé par l'ensemble de la Gaule du Nord.

Le chapitre suivant étudie la civilisation dans l'Armorique romaine. Dans cette région, de l'avis de l'auteur, les changements ont été introduits plus par la persuasion que par la contrainte. La langue gauloise, objet d'une réelle persistance jusqu'au milieu du I^{er} siècle, se replie ensuite dans les campagnes. L'intégration au monde romain apparaît alors totale, sans toutefois, nuance importante, coïncider avec une parfaite romanisation. La Paix romaine voit se succéder plusieurs phases, clairement mises en lumière: débuts trop hâtifs, qui provoquent une explosion sous Tibère, suivis d'un ralentissement, puis brusque essor vers 40 p.C., attribué à la réouverture de la voie maritime vers la Bretagne insulaire. Des sommes considérables sont engagées sous les Flaviens dans des programmes de construction, et l'époque des Antonins offre les traits d'une sorte d'âge d'or (refonte du plan urbain à Kérilien, thermes à Rennes...). Dans les campagnes s'édifient de nouvelles *villae*, les anciennes se transforment, des défrichements étendent les surfaces cultivées. Les premiers signes de déclin se manifestent à la fin du II^e siècle (remparts de terre, révoltes, peste, abandon de domaines ruraux). Mais les premières années du III^e amènent un renouveau de prospérité, qui durera un demi-siècle: la crise parfois supposée durant cette période paraît à l'auteur bien incertaine.

L'assassinat de Gordien III, en 244 marque le début d'une longue période d'instabilité, qui donne naissance à l'« Empire gaulois ». La restauration constantinienne ne suffit pas à rendre toute sa vie économique à la région, qui ne retrouvera son équilibre qu'avec la Tétrarchie. La défense de l'Armorique se met en place, comme en Belgique:

certaines agglomérations se fortifient, des chefs-lieux sont transférés vers la côte (Brest remplace Carhaix, Alet succède à Corseul). Enfin un mouvement d'immigration bretonne renforce le potentiel défensif, mais contribue à développer un phénomène de barbarisation, véritable origine de la coupure ultérieure entre la péninsule armoricaine et le reste du pays.

Clair et précis, d'une lecture agréable, *L'Armorique romaine*, par le rassemblement, effectué pour la première fois, d'abondantes et récentes données, à l'échelon régional, s'emploie à redresser des erreurs dues à une vision jusque là trop partielle, mal documentée, et géographiquement restreinte des faits. Une telle démarche comportait le risque d'aboutir à un tableau excessivement optimiste, ce dont l'auteur a constamment su se garder: ni plus ni moins romanisée que bien d'autres secteurs de la Gaule septentrionale, la péninsule armoricaine a été marquée d'une empreinte modeste, il est vrai, mais indéniable, sans rester à l'écart des grands courants, économiques notamment. La conviction de P. Galliou, étayée par des éléments bien établis et des découvertes effectuées avec les méthodes de l'archéologie moderne, tempérée par un juste sentiment du relatif et de nombreux parallèles avec d'autres contrées, est communicative, et entraîne le lecteur à remettre en question des opinions qui apparaissent dès lors souvent comme des idées reçues. D'une appréciable densité, le livre demeure cependant très accessible au public averti, bien guidé par le rappel fréquent d'un contexte historique plus général. Pour les chercheurs, dont tout porte à croire qu'il sera accueilli avec faveur, il constitue un outil solide et utile, de consultation aisée, que les travaux à venir ne pourront ignorer.

R. BEDON

Michael JONES, *Recueil des actes de Jean IV, duc de Bretagne, tome II, nos 431-1196 (1383-1399), avec supplément et tables*. Publication de l'Institut Armoricaïn de recherches économiques et humaines, Paris-Klincksieck, 1983, pp. 441-749.

Ce volume fait suite à un premier recueil de textes des années 1357-1382 (même édition 1980) et achève une magistrale publication qui dépasse, avec un supplément, les deux mille documents. M. Jones dont nous avons souligné les mérites dans un précédent compte rendu des Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie, tome LVIII, 1981, pages 358-359, tient donc, dans des délais exceptionnels, un pari difficile. Ses deux livres constituent désormais un indispensable outil